15 mai 2019,

Béjart,

Comme tous les grands artistes, votre nom à avalé votre prénom et pris toute la place, Béjart dit tout et suffit pour évoquer l'immensité de votre talent ! C'est grâce à vous et pour vous que nous sommes ici réunis, afin de célébrer, une fois de plus votre travail et l'avancée extraordinaire que vous avez offerte à la danse. C'est parce que vous nous manquez, parce que l'Académie des beaux-arts a eu la juste intuition de vous rendre en France ce que nous vous devions, parce qu'aujourd'hui vous m'offrez votre fauteuil à travers la reconnaissance de mes confrères et parce que, même si je suis intimidée, bouleversée par cet honneur, je me sens proche de vous dans bien des domaines.

Depuis le début l'on me dit que j'ai de la chance de faire votre éloge, mais il est là, le suprême éloge : dans la fascination que vous avez su créer dans l'esprit de chacun.

Monsieur, avec admiration, je vous dis devant cette extraordinaire assemblée que je salue, devenue depuis quelques mois déjà une famille, et qui offre la plus belle des récompenses, celle de la reconnaissance par ses pairs, combien vous êtes utile et combien vous nous manquez.

« All you need is love », comme vient de nous l'interpréter brillamment Anne Gravoin, pourrait-être votre devise et ce sentiment, je le partage. Amour de la danse, amour de la vie, amour des autres…

Vous commencez comme danseur pour finir en maître, vous avez eu la patience de l'expérience, des déceptions et de grands succès, si bien que le maître, petit à petit, se dépouille de toutes les ambitions pour n'être plus que la danse.

Chez vous tout est profusion, tout est si généreux, tout « ose ».

Et puis la littérature, la peinture… vous cherchez l'inspiration chez les autres.

On vous reproche par jalousie de satisfaire le plus grand nombre, vous refusez l'entre-soi, vous jouez avec le sérieux des enfants… Si votre culture est immense, c'est surtout grâce à votre capacité d'étonnement que vous créez : votre regard confiant et presque naïf vous guide.

Je veux saluer le petit garçon que vous avez réussi à devenir. L'homme libre et courageux, le généreux.

Vous êtes né à Marseille le 1 janvier 1927, votre entrée dans la vie commence avec le début de l'année : une entrée théâtrale. Enfant déjà, vous tyrannisez votre famille pour monter Faust à 9 ans et faire jouer vos cousins. Vous aimez le théâtre follement, à commencer par Molière, puisque vous emprunterez à Madeleine Béjart votre nom d'artiste. Vous aimez le public, et c'est à lui d'abord que vous consacrerez toute votre vie : comme je vous comprends ! Pour vous, ce public doit avant tout passer une bonne soirée ! Vous aimez sa joie, c'est une drogue, vous irez jusqu'à offrir des représentations gratuites avec votre troupe de danseurs, pour permettre aux plus désavantagés de profiter de vos créations. Vous laissez la place au plaisir, au bonheur de la beauté partagée.

Vous vouliez être chanteur mais vous n'avez pas de voix… Vous commencez la danse un peu par hasard, sur les conseils d'un médecin, car vous avez besoin de vous fortifier pour devenir… toréro. Mais déjà, vous ne courrez pas, vous volez naturellement. Votre maman vous quittera trop tôt (vous la ferez revivre souvent dans vos œuvres), mais votre papa Gaston Berger, le philosophe, né à Saint-Louis du Sénégal, sera un merveilleux guide. Vous ferez d'ailleurs des études de philosophie comme lui

et votre grand-mère vous donnera l'amour maternel qui vous manque. L'esprit de famille vous habite et vous rendrez hommage à ces parents qui comptent tant, puis la troupe sera votre nouvelle famille, vos danseurs plus que des amis. Jusqu'au bout du chemin, vous trouverez votre force dans le travail concentré au milieu du studio de répétition.

Vous avez quitté Marseille et le berceau familial avec la confiance aveuglée des passionnés, embrassant « à bras le cœur » un métier qui allait vous proposer bien des voyages. Ce sera Serge Lifar le premier à vous éblouir. Vous commencerez à l'Opéra de Marseille à 14 ans, ce qui me touche infiniment puisqu'à quatorze ans moi-même, chez Marcelle Tassencourt, je me jurais déjà que ma vie ne serait que théâtre. Lors de votre discours d'entrée à l'Académie des beaux-arts, vous disiez : « Enfant, on me nommait Bim et c'est Bim aujourd'hui qui vient vous remercier de l'avoir choisi pour être parmi vous ». C'est aujourd'hui la petite Mu qui vous parle pour célébrer ce merveilleux Bim.

Les débuts furent difficiles et l'école ne vous a pas épargné, votre première professeure de danse, l'italienne Madame Giannacci, ne vous cède rien : « Tu as les pieds comme deux courgettes farcies ! De mon temps, foutu comme ça, on n'aurait pas osé commencer la danse… travaille, feignasse ! », hurle-t-elle devant la classe… Vous étiez le modèle de ce qu'il ne fallait pas faire et bien heureusement vous l'avez fait ! Madame Ergorova, puis Madame Rousanne et Léo Staats, vous apprendront presque tout des bases classiques. Vous aviez « une mauvaise santé de fer », comme disait Stravinsky ! Des yeux persans d'un bleu de mer et le profil d'un oiseau… « Vas-y petit, ce qui compte sur un plateau, c'est le regard », vous soufflera un machiniste encourageant.

Le corps aurait pu être plus long, plus souple, plus grand, moins fort, mais ces épreuves ont forgé en vous une forte personnalité et c'est parce que vous y croyez malgré tout, malgré tous, que vous êtes unique. Vous êtes un danseur joueur, plus acteur que performeur. Et puis, en 1946, vous êtes à l'Opéra de Paris, aux côtés de Janine Charrat, Yvette Chauviré ou encore Roland Petit, puis vous êtes à Londres au sein de l'international Ballet. En 1952, vous allez en Suède avec le ballet Cullberg et vous y découvrez l'expressionnisme, vous montez votre première grande chorégraphie « L'oiseau de feu », de Stravinsky, vous emmagasinez en complétant votre formation « moderne ». Vous êtes « éponge », vous savez déjà que l'humus de votre forêt créative est ancré dans la vie.

« Celui que je fus entre 18 et 28 ans ? Je le considère comme un ami que j'ai perdu de vue, un de ceux dont on ne recopie pas l'adresse lorsqu'on change de carnet. J'avoue avoir un trou. Trou complet », dites-vous. Quel sévère juge vous fûtes pour vous-même ! Vous créez le ballet de l'étoile en détestant le principe de l'étoile, vous avez faim, vous êtes maigre et mal habillé, mais vous dansez… Je peux imaginer l'effort qu'il vous a fallu déployer pour vous inventer une place qui n'existait pas. Vous l'inclassable que personne n'attendait, celui qui n'avait ni le corps, ni la grâce, celui que l'on moque ou que l'on jalouse, vous n'avez rien cédé pour atteindre l'inaccessible étoile. Vous avez enterré vos doutes, suivi votre instinct, utilisé les critiques pour construire Béjart. Combien de nuits de veille, combien de jours de transpiration, d'exercices, de barre, de douleurs, de bonheurs et de studio, avant la consécration…

Lorsque j'étais petite, moi aussi je me rassurais en pensant : « Un jour j'y arriverai, un jour je serai ! ». Et puis la vie passe et l'on devient quelqu'un sans le savoir, il faut une journée comme celle-ci pour s'en rendre compte.

Votre première chorégraphie se nomme « L'inconnu », vous qui deviendrez si connu, si reconnu ! Puis il y aura « Symphonie pour un homme seul », celui que vous serez toujours, au milieu de vos danseurs aimés, qui vous permettra une collaboration fertile d'une quinzaine de chorégraphies avec le compositeur Pierre Henry. Votre compagnie « Le ballet de l'étoile » est née en 1954 et reçoit

l'approbation des critiques, votre chemin se dessine, vous êtes libre, vous êtes pauvre, mais vous êtes plein de force et de création. En1957 la compagnie s'appelle le « Ballet Théâtre-Paris ». Vous dirigez une compagnie dépourvue de tout, mais vous rêvez de salles pleines ! Ah, Paris ! La tentation de Paris ! Comme tous les artistes, vous avez un besoin fou d'être aimé. Trois ans plus tard, c'est le célèbre « Ballet du XX^{ème} siècle » qui nait et sillonnera le monde entier.

Orgueilleux et malheureux de ce que la France n'a pas su reconnaitre en vous dès le début, vous vous installerez plus tard en Belgique, puis en Suisse. Vous êtes l'homme à la valise de vos chorégraphies, le voyageur qui ne reste qu'en pensant partir sans cesse. Vous êtes léger et disponible, mais vous voulez que l'on vous désire. Vous serez inspiré par les cultures du monde entier, vos passions muteront, de l'hindouisme à l'Égypte, du Japon à l'Afrique de vos racines, le monde vous est fraternel !

De même, vous transgressez les frontières des disciplines avant tous les autres, vous voyagez entre la danse et le chant, Barbara et Brel seront vos amis, vous rencontrez Dali, vous êtes l'ami de Léopold Sédar Senghor, de Versace, fasciné par Shakespeare, par la voix de Maria Casarès, le théâtre vous ouvre les portes d'Avignon auprès de Vilar et vous offrez, vous, un Molière imaginaire à la Comédie-Française… Trois grands compositeurs viendront enrichir votre répertoire chorégraphique, Karleinz Stockhausen, Luciano Berio et Pierre Boulez.

Jadis, les grecs mêlaient théâtre lyrique et théâtre parlé, vous y ajouterez la danse. Vous êtes « fait de petits bouts, les petits bouts que vous avez arrachés à tous ceux que la vie a mis sur votre chemin », vous êtes un homme d'équipe nourri par les autres. Vous avez inventé le ballet populaire emprunté à Vilar, pour que chaque public puisse y venir, la musique est universelle, vous l'avez mariée à la danse.

Chez vous tout jaillit immédiatement, vous êtes comme Picasso, vous ne cherchez pas : vous trouvez. Tout semble improvisé tant le travail permet de l'effacer. Surtout vous vous emparez des détails, vous prenez tout à la vie pour la magnifier sur le plateau, c'est ce qui rend vos chorégraphies inclassables, vos danseurs sont vivants et semblent parler, vous travaillez tel un architecte en ajoutant une dimension sacrée qui ne vous quittera pas. Vous avez la foi. Vous dites : « L'art a été créé par des artisans, puis sont venus les artistes et presque toujours ils ont tué l'art ! ». C'est là votre différence, votre force et votre impertinence, qui rendra folle plus d'une critique ! Vous êtes un ouvrier inventeur de la danse, sans chaîne, respectueux mais indompté. Surtout vous voyez grand, vous voyez fou !

Maurice Huisman vous accueillera à Bruxelles alors que la France ne vous accorde pas de subvention. Vous y resterez 27 ans, souhaitant toujours partir, pour le meilleur de la danse, avec une soixantaine de créations. Lui reste dans l'ombre, vous êtes la lumière. Le « Sacre du printemps », que vous donnez au théâtre royal de la Monnaie en 1959, sera le vôtre avec la naissance du ballet du XX^{ème} siècle, puisque c'est, grâce à vous, l'art de l'époque. Vous êtes désormais sur les routes, pour faire connaître au monde entier la danse contemporaine.

Le Boléro de Ravel sera une de vos chorégraphies emblématiques, repris bientôt par Jorge Donn, le début aussi d'une rencontre essentielle. Vous êtes partout dans la cour du Palais des papes à Avignon avec la « Messe pour le temps présent ». Votre extrême curiosité envers les grandes civilisations mènera vos pas en Iran où vous tissez une complicité avec l'impératrice qui vous inspirera « Golestan », vous y rencontrez Ostad Elahi qui vous emmène vers l'islam chiite. Vos chorégraphies s'inspireront de l'Iran, de l'Inde, du Japon, du Tibet… En 1970 « L'oiseau de feu » fut un triomphe… De Boulez à Wagner, votre répertoire est riche et hybride. Vous êtes ouvert à tout, la jeunesse est votre public, celle qui n'est pas déformée par l'habitude des ballets classiques, un public réactif et vivant, car vous donnez un nouveau son à ce qui se passe sur la scène. Le succès est dans vos mains, alors évidement vous n'avez pas que des amis. Un conflit vous opposera à Rudolf Noureev, caractère trempé

des grands, puis avec Gérard Mortier à la Monnaie de Bruxelles, et vous quittez la Belgique bien que nommé grand officier de l'ordre de la couronne par le roi Baudoin.

Qu'importe ce départ, vous aimez les endroits non traditionnels, vous avez besoin de construire et en quelques semaines vous fonderez en Suisse le Béjart Ballet Lausanne qui respire, encore aujourd'hui, la liberté, la vitalité.

En 1970 à Bruxelles, vous créez l'école Mudra qui servira de classe à tant d'artistes importants, suivra Mudra-Afrique en 1977 l'école de Dakar.

Vous êtes, et c'est sans doute votre plus grand talent, un extraordinaire pédagogue, chacun des danseurs qui passaient sous vos yeux repartait avec un nouveau regard sur son art, vous avez su tirer parti de leurs défauts et mettre en lumière leur singularité. Ce que l'on envie dans vos ballets, ce sont eux, vos danseurs, aux corps différents, rendus à eux-mêmes, mêlant technique et personnalité. Vous plébiscitez le métissage : « La pureté, comme l'eau distillée, n'engendre que la mort », dites-vous. Il y a eu l'immense Jorge Donn bien sûr, mais aussi le merveilleux Gil Roman, Maia Plissetskaïa, Sylvie Guillem, Maguy Marin ou Teresa de Keersmeaker… Impossible de les citer tous, tant vous les avez hissés vers la lumière, leur laissant une signature forte. En 1992, vous créez l'école Rudra à Lausanne, si prestigieuse et internationale. La danse moderne, c'est vous !

Vous êtes un découvreur de talents car vous savez regarder à travers, parce que vous aimez passionnément vos danseurs, qu'ils le savent et en acceptent toutes les exigences. La danse est votre vie : « Plus j'avance et moins je sais… Une seule conviction : le travail. Cent fois sur le métier remettez votre ouvrage », écrivez-vous comme conseil, dans une lettre à un jeune danseur. Le merveilleux, pour vous, c'est de découvrir un interprète !

Vous ouvrez le plexus des danseurs classiques, une fois la technique digérée. Ils ne « progressent qu'en abandonnant l'idée de progrès ». Vous les guidez par images en les nourrissant de poésie. Vous êtes exigeant, parfois injuste et cruel, mais vous aimez… Et vous êtes le maître. Vous recherchez les danseurs instinctifs, afin qu'ils vous répondent et ne soient pas passifs dans le travail… Il faut in fine qu'ils semblent improviser la chorégraphie, il faut que le travail s'oublie et c'est bien là le plus difficile.

Vous leur tendez « un miroir intérieur, un miroir de l'esprit et du cœur ». Tout est jeu dans votre enseignement, tout est mystique, tout est grâce à lire votre apologie de la barre :

« Tu vois ce morceau de bois que tu viens de lâcher à l'instant : la barre.
La barre est tout, mais cesse de la considérer comme un instrument ou un point d'appui.
La barre est vivante.
La barre te connait.
La barre t'observe.
Elle a besoin de beaucoup d'amour.
Lorsque chaque matin tu viens faire ta leçon, arrive très tôt, avant tous les autres.
Pour être seul dans le studio.
Et tout d'abord, en entrant, salue la barre.
Tu vois, comme ça… Une grande révérence, un sourire et : Bonjour la belle !
Et puis approche toi d'elle délicatement.
Flatte-la comme un cheval de course un peu sauvage.
Une caresse. Beaucoup d'égards et pas mal de tendresse.
Ensuite, lorsque tu la tiens pour travailler, ne la serre pas trop, tu pourrais lui faire mal.
Pose ta main sur elle.

Tranquille.
Que ce contact soit une union entre elle et toi.
Que par ce contact vous vous pénétriez l'un l'autre. Mais surtout pas de possession.
Tu aimes la barre, tu dois l'aimer parce qu'elle t'aime, mais elle ne t'appartient pas.
De même que tu es libre, la barre n'est pas ta barre.
Elle est là dans la mesure où tu sais l'honorer, l'aimer.
Ensuite lorsque tu quittes le studio, dis-lui surtout : Au revoir et merci.
Si tu tiens debout, c'est grâce à elle.
La barre est ta colonne vertébrale, ne l'oublie jamais.
Ensuite il y a une autre personne, ici, mais cette personne est dangereuse.
C'est un faux ami.
Autant la barre est ton épouse, autant cet autre est trompeur.
Le miroir ».

Enseignement d'amour et de sexualité. Vous parlez à l'humain avant de parler au danseur, vous ne cherchez pas d'abord la virtuosité, vous allez au cœur, pour éveiller les consciences de vos artistes. Vous cherchez le jeu, la légèreté grave du jeu… Vous êtes un funambule.

Enfin vous citez Nietzsche : « Je ne pourrais croire qu'à un Dieu qui saurait danser » et cela dit tout. En effet, vous entrez au studio comme en un temple pour travailler sur l'intériorité. Vous apprenez à attraper le présent, à vibrer dans l'ici et maintenant… Le centre de la scène est dans le corps du danseur. Vous leur dites : « Sois l'artisan furieux que chante René Char, lutte, travaille et envole-toi ! ».

Vous aimez vos interprètes à la folie et plus cet amour est profond, plus le résultat a une chance d'être une réussite. Cet amour qui mélangeait travail et sentiment a pu perdre les uns, fait souffrir d'autres, mais vous êtes ainsi, entier. Les rapports sont parfois violents, mais tous le disent, ils vous doivent tout. Et vous les célébrez à travers les paroles de Nietzsche : « Celui qui apprendra à voler aux hommes de l'avenir aura déplacé toutes les bornes ; pour lui, les bornes mêmes s'envoleront dans l'air, il baptisera de nouveau la terre, il l'appellera " la légère " ! ».

Dans le travail, vous savez que la contrainte est la plus grande des libertés parce qu'elle nous oblige à transgresser, à inventer… Vous n'avez peur ni du manque de moyens, ni des commandes, car elles stimulent votre imagination.

Vous êtes un chorégraphe musical, inspiré d'abord par la mélodie. Chaque jour, tout recommence, vous êtes un artisan infatigable. C'est le squelette qui compte, qui permet à la lumière de sculpter le corps. Fasciné par le cirque et les marionnettes, tous les arts de la scène vous emportent, « une création récréation ». Plus de cinquante ans de carrière. Vous êtes chorégraphe, metteur en scène de théâtre, metteur en scène d'opéras, réalisateurs de films, vous publiez des livres, vous êtes un ogre démiurge, élevé à l'ordre du Soleil levant par le Japon en 1986, décoré par la Belgique en 1988, le Japon vous décerne en 1993 le prestigieux Praemium Impériale, l'Allemagne vous salue, avant de rejoindre en 1994 l'Académie des beaux-arts. Et là, vous devenez immortel !

Vous dites que 11 personnes ont compté dans votre vie, je n'en n'ai pas moins, à commencer par ma famille, qui a toujours su me suivre discrètement en confiance, ma mère si importante à mes yeux à laquelle j'aimerais tant ressembler et mes deux frères fidèles et merveilleux. Il y a le Ministre Renaud Donnedieu de Vabres qui paria sur moi avec la confiance de Jacques Chirac, la bienveillance exigeante de mon parrain de cœur Hugues Gall, il y a ma complicité avec Frédéric Mitterrand, il y a mes amis fidèles Anne, Hélène, Patrick, Catherine, Claude, Cyril, Cristiano, mes partenaires de plateau, mes élèves et Gérard Holtz, mon amour absolu, qui m'a ouvert les portes du bonheur : oui, c'est possible le

bonheur, il existe vraiment. Oui, Monsieur Béjart, nous sommes des gens d'équipe, nous sommes meilleurs ensemble et j'admire absolument votre capacité à fédérer, je la partage. Comme vous, c'est ma force et ma faiblesse, je ne suis « pas » sans les autres...

Regarde Béjart, tu me pardonneras ce tutoiement, mais à cet instant nous sommes les mêmes, au milieu de la coupole, passionnément au milieu du théâtre, devant ce Paris que l'on aime, le Paris du cœur et de la culture, c'est magnifique et fou… On pourrait s'en étouffer de rire, en pleurer nos heures de doute, en trembler d'humilité, en rester muet d'étonnement, on pourrait faire jaser, jaser nous-mêmes, mais nous adorons ce face à face, c'est théâtral et sacré, c'est tellement courageux et c'est dans cette vibration que toute la vie nous essayons de tenir debout, une vibration d'énergie émotionnelle, un partage qui nous manque lorsque l'on s'éloigne. Pour nous c'est cela l'amour… un boomerang que l'on ne voudra jamais perdre ! Avec toi il y avait la danse, mais aussi le théâtre, la musique, il y avait le spectacle !

Je suis troublée par cette phrase entendue de vous : « On ne dit jamais la vérité vraiment dans les interviews ». Vous n'avez pourtant jamais triché, ni sur vos amours, ni sur vos humeurs. Vous étiez sans doute timide et seul le plus souvent, trop exigeant parfois, trop entier sans doute, mais chacun de vos danseurs vous reconnait un talent fou et le plus important, c'est ce que vous leur avez donné : c'est à dire tout.

Vous avez créé plus de 150 chorégraphies, en 2004 vous fêterez 50 ans de carrière, il y aura : « L'art d'être grand père » avec les jeunes danseurs de la troupe, puis « L'amour-la-danse », « Zarathoustra, le chant de la danse »… Vous nous laisserez le mouvement, un souffle d'énergie, la vitalité de la mer…

Petit à petit vous vous êtes échappé dans votre univers, perdant peu à peu la notion du temps. Vos chagrins, vos luttes et votre talent vous ont épuisés, votre corps vous lâche, pourtant vous, vous ne lâchez rien et votre seul bonheur est encore et toujours dans l'atelier. Vieillir est une souffrance, une dépression vous ronge lentement, puis la maladie. « Le tour du monde en 80 jours », votre dernière chorégraphie, verra le jour sans vous. Une fatigue d'amour vous emporte et le grand livre Béjart se referme le 22 novembre 2007. Vous partez à la fois suisse et français, pourtant un bateau berce une dernière fois le petit toréro devenu danseur sur la mer du Nord à Ostende en Belgique, votre pays d'adoption.

Alors au fond, qui étiez-vous vraiment, homme à la marinière ? « Je suis grec, africain, syrien et vénitien, j'ai grandi en Espagne et étudié à Tunis, j'ai dansé en Sardaigne et chanté en Corse, j'ai aimé à Smyrne et pleuré à Cassis… ». Quelques années avant la fin, vous écrivez à vos danseurs : « Je m'ennuie de vous. La nature que j'aime, l'air, le soleil, la mer ne me font pas oublier ma véritable nature qui est de vivre dans un studio sans air et souvent malodorant mais où la musique et le corps créent un univers véritable. Je m'ennuie de vous, mais cette distance qui nous sépare me permet de mieux vous regarder… Je m'ennuie de vous mais, si je suis loin, ce n'est pas pour ruminer le passé qui ne m'intéresse guère mais pour préparer l'avenir qui est la seule chose valable… »

Avant de partir ailleurs, vous avez créé la fondation Maurice Béjart, pour aider notamment les danseurs peu fortunés, vous vous souviendrez si souvent des temps durs où vous mangiez peu, tout entier offert à votre art. Vous aidez ainsi les plus démunis, les projets les plus fragiles, les danseurs isolés, la recherche, la vie future.

Aujourd'hui, la maison dans laquelle vous avez vécu une vingtaine d'année en Belgique est devenue la « maison Maurice Béjart » pour promouvoir votre œuvre. Vous voyez, nous avons toujours besoin de danser dans vos pas…

Vous avez offert à Gil Roman ses plus beaux rôles, mais vous lui donnez surtout la responsabilité de poursuivre. Il est à l'œuvre aujourd'hui plus que jamais au Béjart Ballet Lausanne, parce qu'il croit à la renaissance, parce qu'il partage avec vous le sens du sacré. Et il vous rend hommage à chaque chorégraphie avec une sincérité brutale, il vous rend hommage absolument :

Vous aviez 50 ans et vous l'avez fait danser sur ces paroles de Brel :

« … Sentir
La pente plus glissante
Qu'au temps où le corps était mince
Lire dans les yeux des ravissantes
Je voulais danser
Que cinquante ans c'est la province
Et
Brûler sa jeunesse mourante
Mais faire celui qui s'en dispense
Être désespéré
Mais avec élégance…
Savoir qu'on a toujours eu peur
Savoir son poids de lâcheté
Pouvoir se passer de bonheur
Savoir ne plus se pardonner
Et
N'avoir plus grand-chose à rêver
Mais écouter son cœur qui danse
Être désespéré
Mais avec élégance. »

Enfin vous dites : « Je crois que chez le danseur, au départ, il y a l'enfant qui se lève et qui danse. Et puis il y a le danseur ou la danseuse qui passe dix ans à la barre à transpirer, à former son corps, à former ses muscles. Et puis, à la fin, il y a quelqu'un qui est comme un enfant qui se lève et qui danse. »

Muriel Mayette-Holtz